

Les figures d'autorité

Un parcours initiatique

Charlotte Herfray.

Editions Erès, 2008 (1^{ère} édition 2005).

175 pages.

L'auteur :

Charlotte Herfray est psychanalyste, docteur en psychologie et en sciences de l'éducation. Elle a été enseignant-chercheur (maître de conférences) à l'université de Strasbourg. Egalement écrivain, elle est l'auteur des ouvrages suivants :

La vieillesse en analyse, 1^{ère} édition, Desclée de Brower, 1988.

La psychanalyse hors les murs, 1^{ère} édition, Desclée de Brower, 1993.

Les figures d'autorité, Arcanes-érés, 2005.

Emil ou les héritiers sans testament, BF éditions, 2008.

Vivre avec autrui... ou le tuer !, Arcanes-érés, 2009.

Le livre :

Il s'agit encore une fois d'un livre dense bien que pas trop épais. La pensée de Charlotte Herfray est puissante et me donne le sentiment qu'il y aurait des éléments à extraire quasiment à chaque page, à condition bien sûr de se retrouver ou d'adhérer à ses présupposés théoriques. Dans cet ouvrage, elle s'appuie en l'occurrence pour situer ses propos sur des textes de la Bible, sur des mythes et des textes de l'antiquité grecques et bien sûr sur les théories de la psychanalyse se référant très régulièrement à Freud et Lacan. Mais elle s'appuie également sur les théories de l'anthropologie structurale, sur la sociologie de M. Weber et se réfère de temps à autre à des poètes ou des philosophes citant à l'occasion C. Baudelaire et Shakespeare, R. Barthes et P. Ricoeur ou encore Montesquieu.

Propos de l'ouvrage :

C. Herfray s'attache dans le présent ouvrage à travailler la notion d'autorité, son origine, ce qu'elle recouvre, ce qu'elle signifie pour l'individu qui l'accorde à un Autre ou pour cet Autre qui reçoit celle-ci. Mais aussi quels sont les enjeux attachés à un tel agir, en termes d'initiation et de transmission, et plus fondamentalement encore en termes d'élévation en humanité. Il y est également question de construction identitaire et d'une certaine manière de fragilité dans la mesure où et en référence à la tragédie d'Auschwitz, la culture, même, peut parfois échouer à préserver l'individu et le collectif de choisir Thanatos plutôt qu'Eros en particulier lorsque l'éthique vient à briller par son absence.

L'ouvrage insiste par ailleurs sur l'importance du symbolique et de sa transmission par rapport au biologique dans la quête d'une humanité plus humaine.

Transmission qui fait référence à la vie de l'esprit, seule à même, d'après l'auteur, de fonder notre humanité mais qui nécessite que des paroles soient prononcées. Et pas n'importe lesquelles mais justement celles qui font autorité. De cette dernière, l'auteur nous précise d'entrée que nul n'est maître, qu' « elle résulte d'une reconnaissance qu'autrui nous adresse » et qu'en cela elle se différencie du pouvoir qui, lui, relèverait du seul statut. L'autorité impliquerait donc la construction de liens particuliers vis-à-vis d'êtres dont la parole nous inspire confiance, cet état de fait trouvant son origine, en référence aux théories considérant l'existence de l'inconscient et au premier rang desquelles les théories psychanalytiques, dans la préhistoire de l'histoire singulière d'un individu. Il sera donc aussi question ici de transfert, cette notion découverte par Freud, et de ses effets tels que la sympathie et l'antipathie, l'amour et la haine, la confiance et la méfiance, en apparence spontanés mais qui témoigneraient de la présence de liens particuliers à autrui non maîtrisables, rendus possible par la rencontre et nous rappelant celui, cet Autre, vers lequel nous nous tournions dans notre enfance pour nous aider à sortir de la détresse.

Cet accès au symbolique constituera en outre pour l'individu qui aura la chance d'en bénéficier, car comme l'auteur le rappelle justement en invoquant saint Augustin, la vertu nécessite un certain confort, des possibilités d'avancer sur son propre chemin au service d'avancées pour la civilisation. Il s'agira là d'un véritable chemin initiatique, qui pourrait permettre à chacun de franchir les étapes importantes du parcours existentiel qu'il a à accomplir, d'abord pour lui-même mais aussi finalement pour l'humanité entière.

C. Herfray évoque également un certain nombre de mythes et récits célèbres ayant trait à des productions de notre inconscient et illustrant notre humaine condition, qu'il s'agisse « de la mort, de l'angoisse, des passions et aussi de cette haine qui peut nous conduire à tuer l'autre ». Elle distingue en outre les savoirs qui s'attachent aux causes des phénomènes et permettent les avancées techniques et scientifiques de la sagesse qui, elle, « invite à en chercher les significations ». Elle insiste ainsi sur la dimension intemporelle et transculturelle des questionnements existentiels qui se pose à chaque être humain d'une manière ou d'une autre et face auxquelles il aura à trouver ses propres réponses, l'expérience ne se transmettant pas.

Une autre distinction d'importance, selon moi, est celle que l'auteur propose concernant la Loi et les lois. La première serait structurelle et émanerait d'un Autre, Dieu ?, et se matérialiserait par exemple à travers la règle universellement partagée de l'interdit de l'inceste qui n'est cependant inscrite nulle part, tandis que les secondes seraient conjoncturelles et donc fluctuantes suivant les lieux et les époques. L'une renverrait à l'éthique quand les autres feraient référence à la morale. Cependant les deux types sont essentiels dans la mesure où ils sont « fondateurs de valeurs à l'origine des devoirs qui s'attachent à nos places et à nos fonctions » et qu'ils « nous invitent à jouer nos rôles ès humanités ». Néanmoins, ceux-ci peuvent parfois entrer en conflit et le sujet aura alors à choisir entre ce qui pousse en lui en tant que ce qu'il considère relever de l'humain et les règles de la société dans laquelle il évolue. Choix qui pourront tragiquement à l'occasion le conduire à la mort ainsi que le rappelle C.

Herfray citant Socrate, Antigone et même Jésus.

Cet ouvrage traite encore de construction identitaire évoquant l'individu toujours un peu en souffrance et toujours un peu en devenir, se référant explicitement au sujet divisé et au clivage du moi mis en lumière par Freud et Lacan, qui tentèrent par là d'apporter des éléments de réponse à la question qui suis-je ? Herfray souligne l'importance pour l'individu de s'aimer un minimum pour vivre mais également la limite à ce narcissisme en citant Freud : « Un solide égoïsme préserve de la maladie mais, à la fin, l'on doit se mettre à aimer pour ne pas tomber malade¹ ». Mais alors qui sommes nous ? Ce que nous faisons ? Ce que nous disons ? Ce que nous désirons ? Ce que nous combattons ? Ce que nous subissons ? Herfray, encore en référence à Freud, évoque l'identification comme « l'expression première d'un lien affectif à une autre personne ». Elle introduit en sus la notion d'introjection, processus par lequel le sujet retrouve en lui l'objet de son désir projeté dans la réalité, lui permettant ainsi de pouvoir se séparer de celui-ci et de s'enrichir de ses qualités. Ainsi nos acquis identitaires renverraient, sur fond de transfert et par l'intermédiaire de l'introjection, « aux qualités aimées, admirées chez l'Autre » que le sujet finit par découvrir en lui. « L'autorité que nous reconnaissons à ceux qui sont nos modèles infléchit ainsi la construction de notre identité ». L'auteur poursuit sa démonstration en pointant l'importance du langage, de la parole, distinguant le signifié du signifiant et montrant comment la confusion peut naître si la liaison entre le mot et la chose ne sont plus en concordance. Et comment ces façons de dire, qui renvoient à des conceptions, à des images différentes, aboutissent in fine à des discours différents source alors de conflits quand les sociétés changent. S'en suit une critique de l'autodidaxie en matière de transmission des savoirs, laquelle est taxée d'utopie, dans la mesure où il y a nécessité de trouver un Autre à la place de l'adresse lorsque nous butons sur notre ignorance. Autre dont la parole bienveillante, qui représentera alors pour un temps l'Idéal du moi et en qui nous pourrions faire confiance au point d'accorder autorité à ses paroles, se révélera être le soutien indispensable pour avancer sur le chemin de la connaissance.

Ainsi pour C. Herfray « le sujet n'est rien d'autre que la résultante des effets du symbolique et des signifiants dans lesquels il a baigné ». La construction de notre identité s'effectuant alors sur fond de conscience et de connaissances.

L'auteur plus loin traite encore de la complexité. De celle qui exige de l'individu, en prise avec ce type de parole à qui il accorde autorité et qui de ce fait sont pour lui potentiellement sources d'ouverture, de faire des choix. Et qui dit choix, dit renoncements. D'où les dilemmes qui se présentent à lui dans la mesure où la vertu ne s'enseigne pas, de même que l'amour de la vie et que la référence à l'éthique s'apparente à un problème plus qu'à une solution. En effet alors que « nul choix n'est entièrement satisfaisant » et que quel qu'il soit, y compris un non-choix, il portera un

1 S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », texte de 1914, dans *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

certain nombre de contradictions et de paradoxe. Du fait encore que ce n'est qu'a posteriori que celui-ci révélera sa valeur, apparaît de facto la notion de risque inhérent puisqu'aucune garantie ne peut être donnée à l'avance. Tout cela qui s'avère à la fois inquiétant et rassurant rend compte finalement du peu de maîtrise que nous pouvons espérer exercer sur nos vies de ce fait. Ainsi cette lecture du fonctionnement du sujet nous invite une fois de plus à l'humilité et semble pouvoir, si nous l'acceptons, nous alléger de la croyance en une maîtrise illusoire. Et même si « en situation de crise, les choix sont plus complexes et plus difficiles », ce sont eux, à travers de telles épreuves, qui contribuent à révéler et à forger notre identité profonde.

En se référant plus loin à la brisure éthique développée par M. Weber et la rapprochant de la division du sujet, C. Herfray énonce encore que les choix en de telles circonstances confrontent nécessairement l'individu au tragique en convoquant inéluctablement le courage et la lâcheté.

Reste alors la recherche de justice sur laquelle il ne serait question de lâcher, quand bien même nous ne pouvons que constater qu'autour de nous c'est souvent l'injustice qui domine. Cependant celle-ci reste un cap qui peut nous aider à choisir et à assumer en conscience, autant que faire se peut, entre des contradictions et des paradoxes en apparence insurmontables, et ainsi poursuivre, soutenu par notre désir, le chemin solitaire qu'il nous faut bien accomplir.

Commentaire :

L'usage du terme autorité aujourd'hui fait référence à celui qui est la cause de quelque chose, qui a fait quelque chose, que l'on peut appliquer aux fondateurs, aux vendeurs, aux possesseurs, « entendus tous comme disposant d'une responsabilité et ayant le pouvoir d'imposer obligation et obéissance ». Mais l'autorité n'est pas le pouvoir, elle ne permet pas de commander ni de prendre des décisions pour autrui. Elle s'inscrit « dans une réalité psychique et correspond à une place que nous donnons à ceux dont la parole, reconnue comme juste, aura sur nous un pouvoir d'influence », autrement dit il s'agit d'une parole qui inspirera confiance à ceux qui l'a reconnaîtront. L'auteur précise que par contre l'autoritarisme est le symptôme de ceux qui n'ont pas d'autorité, que « la tyrannie est souvent un autoritarisme qui prend appui sur le pouvoir... quelquefois au moyen de la séduction, quelquefois au moyen de la force ».

Ce type de propos, à l'instar de quelques autres, n'est pas sans me rappeler des éléments conceptuels trouvés dans la philosophie de Spinoza relus par F. Lordon, qui m'amenait à penser que celle-ci pouvait être appréhendée, d'une certaine manière, comme précurseur de la psychanalyse, autrement dit formuler l'hypothèse d'un Spinoza qui serait précurseur de Freud. Ainsi lorsque F. Lordon exprime le fait en commentant l'un de ses ouvrages², que l'on peut régner à la crainte, le mieux étant

2 . F. Lordon, entretien à propos de son ouvrage *Capitalisme, désir et servitude*, La fabrique, 2010, émission « d@ns le texte » d'arrêtsurimages.net, consulté le 11/09/2013.

encore de régner à l'amour, il me semble qu'il est très proche de ce que développe C. Herfray en s'appuyant elle, non sur la philosophie, mais sur la psychanalyse. Je l'avais repéré également concernant d'autres notions telles que celle de servitude passionnelle qui serait universelle développée par Spinoza, faisant écho d'une certaine manière là encore à la psychanalyse quand C. Herfray avec ses propres mots précise que « nos actes sont jugés à l'aune de la rationalité alors que c'est l'irrationnel qui commande... ».

Il me semble que j'aurais également des fils à tirer en rapport aux questionnements qui me traversent avec la démonstration de l'auteur concernant la construction identitaire du sujet et, en contexte de collectif, avec la notion de lien interpersonnel fondé sur les affects de haine, d'amour ou d'indifférence et que je trouve par ailleurs d'une certaine manière chez Spinoza.

Fils à nouer aussi peut-être avec ce que j'ai retenu du contenu de l'ouvrage, en particulier la distinction entre la Loi et les lois, les fondements psychiques de l'éthique de la responsabilité et de la conviction et les limites et risques inhérents à chacune.

Enfin, le traitement de la complexité à travers la notion de choix et les inéluctables renoncements parfois tragiques qu'elle implique, afin de pouvoir peut-être grandir, en tout cas d'avancer sur le chemin que chacun a à parcourir, ne peut qu'également retenir mon attention.